

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

VI — RAPPORT ENTRE LA LITTÉRATURE ET LA VIE.

(Cet article aurait dû précéder le dernier.
N. de la R.)

En commençant son chapitre sur les rapports de la littérature et de la vie française, M. Barrett Wendell nous fait remarquer, que la peinture qu'il nous a donnée jusqu'à ce point, est certainement loin de concorder avec ce que les étrangers s'attendent à trouver en France. C'est un lieu commun anglo-saxon de prétendre que les Français sont corrompus, "je les ai peints, dit-il, aussi fidèlement que mes pouvoirs d'expression et de longues relations avec eux m'ont permis de le faire. Aurais-je écrit spécialement "virginibus puerisque" que je n'aurais pu être plus réservé.

Il exprime alors la même idée que j'exprimais moi-même au début de cette étude : les étrangers ne connaissent de la France qu'un aspect mensonger, car, "le Paris des touristes, ses hôtels et ses théâtres, ses rues, ses musées, (ceci à mon avis est une grave erreur), ses restaurants et ses innombrables lieux de divertissement public — est le Paris le moins Parisien et le moins Français que l'on puisse concevoir. Ce n'est, ni plus ni moins, qu'un de ces vastes entroits de plaisir ouverts pour le bien ou le mal de l'humanité, dans tous les coins du monde."

L'étranger sans relations qui vient passer quelque temps dans un pays quelconque et dont l'existence évolue autour d'un hôtel, d'un restaurant et de quelques théâtres, rapporte presque toujours cette même impression défavorable.

L'auteur cite alors un exemple :

Un respectable New Yorkais de sa connaissance se rendit au Brésil pour affaires. Il passa quelques trois semaines à Rio Janeiro et n'y connaissant personne, vécut dans le milieu indiqué plus haut. Il en revint avec l'impression qu'il n'existait pas un seul être, dans tout le Brésil, ayant la plus vague notion de décence. Le

pays était intéressant, mais les hommes et les femmes qu'il lui avait été donné de rencontrer avait laissé voir un moral parfaitement vil où se mêlaient "la corruption de l'Europe et la grossièreté de l'Amérique."

Bref, le Brésil n'était pas "sweet in the nostrils" de cet honorable citoyen qui croyait le bien connaître par expérience personnelle.

Je n'ai pu m'empêcher d'employer les mots mêmes de l'auteur parce qu'ils ont été pour moi une révélation ; j'ai compris d'où venait cette expression si amusante des bons habitants canadiens : "Il lui pue au nez".

A quelque temps de là, ce monsieur traversa l'Atlantique ; parmi ses compagnons de voyage se trouvait un Brésilien de même situation sociale que lui, et qui, quoique Brésilien, lui plut particulièrement. Ils se lièrent.

Or, ce Brésilien venait justement de passer quelques semaines aux Etats-Unis, dans des conditions absolument semblables à celles qui avaient entouré le voyage de notre Yankee dans l'Amérique du Sud. Et il s'en retournait avec la conviction que rien ne pouvait dépasser l'inconcevable corruption de Boston ou de New York !

Tous deux étaient intelligents ; au lieu de se quereller, ils s'expliquèrent et en vinrent à convenir qu'ils avaient mal vu tous les deux. Ils comprirent que s'étant trouvé dans des circonstances particulières, communes cependant à tous les voyages superficiels, ils n'avaient vu que l'envers de la médaille, le vice infiniment moins varié et moins individuel que la vertu ; le vice qui de toutes les vulgarités est la plus déplorablement monotone. Laissons donc de côté les impressions des touristes sur la France, elles sont sans valeur.

Ce qui est plus difficile à expliquer est l'existence de cette littérature pornographique, journaux, cartes, bas romans, que l'on trouve dans les restaurants, les boutiques de coif-

feurs, les cafés et les salons de lecture des clubs, ailleurs qu'en France, (car en France je ne les y ai pas vus) ajoute l'auteur.

Quand on a vécu longtemps avec de ces Français respectables, qui composent l'immense majorité de la population, on constate avec étonnement et joie tout à la fois que cette littérature ne les intéresse en aucune façon, pour la plupart, ils l'ignorent totalement ; absolument comme la majorité des bons Américains ignorent ces prodigieuses annonces par lesquelles d'astucieux industriels essayent d'amener les teetotalers à consommer des alcools sous des formes déguisées.

Le sentiment des Français qui trouvent certaines de ces publications dans les salles de lecture de clubs Américains est d'abord la stupéfaction ; ensuite ils deviennent soupçonneux et se demandent s'ils ne se sont pas fourvoyés dans un mauvais lieu.

Cette littérature honteuse ne donne donc pas plus que les histoires de touristes, une idée ou un élément d'idée exact sur ce qu'est réellement la France. Les notions ainsi acquises sont "simplement stupides."

Le problème qui reste à élucider est infiniment plus complexe, plus considérable.

Il réside dans les romans écrits par les auteurs les plus éminents, aussi bien aux yeux du monde entier qu'aux yeux de leurs compatriotes dans les pièces auxquelles tout Paris se presse et que tout Paris discute et le monde après lui ; dans cette immense littérature qui est à bien des points de vue la plus remarquable des temps modernes et que toute personne se piquant de connaître le français doit étudier sérieusement avidement.

Beaucoup de ces œuvres, à certains points de vue, peuvent paraître dangereuses. Dans tous les cas, elles peignent un état social profondément différent de celui décrit dans les œuvres des auteurs anglo-saxons d'une renommée pareille.

Un lecteur étranger en conclura tout naturellement que la Société Française est infiniment plus corrompue que la société anglo-saxonne. Il est possible qu'elle le soit. Mais il est certain aussi que celui qui pénétrera dans l'intimité des Français